

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 12

Artikel: A Douarnenez : [suite]
Autor: Dubarry, Armand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A DOUARNENEZ

V

Ce filet magique, elle le portait à sa ceinture, et il était difficile de le lui enlever autrement que par surprise. Pour cela, il ne fallait point se laisser séduire par les charmes trompeurs de la sorcière, ne point se laisser éblouir par ses richesses, ne point s'enivrer de ses vins.

Or, Stevan s'était juré d'être froid comme marbre, de résister à toutes les séductions.

Quoiqu'il n'eût aucun talisman à sa disposition, il ne doutait pas de vaincre en agissant ainsi, persuadé que la tentation est l'âme la plus redoutable de Sa Majesté le diable.

Il était quatre heures quand il arriva au bord du fameux étang.

Mais il eut beau chercher, écarquiller ses yeux, il ne vit rien que des gazons marins, des touffes de genêt et de l'eau saumâtre.

Quant au canot couleur de mer, en forme de cygne, qui devait le transporter au palais de la fée, il n'y en avait pas plus que d'éléphants dans les landes de Cornouailles.

« Le cygne est sans doute chez la Groac'h, se dit le gars ; attendons-le. »

Et il s'assit à l'ombre de la touffe de genêts qui marquait l'une des extrémités de l'étang.

À la nuit close, comme rien n'apparaissait, il se coucha sur l'herbe, la tête appuyée sur ses bras croisés, et s'endormit. Le lendemain, le cygne ne se montrant pas plus que la veille, l'inquiétude l'envahit.

— Ho ! ho ! murmura-t-il, est-ce que les *Discrevellerr*s et les *Marvailherr*s auraient menti ? est-ce que la Groac'h de l'île du Lok ne serait qu'un mythe ?...

Il attendit vainement encore toute la journée, toute la soirée, toute la nuit suivante et jusqu'au dimanche. Alors, ses provisions étant épuisées, il tenta un dernier effort, un effort suprême.

« Le cygne est peut-être mort, pensa-t-il ; dans ce cas, je pourrais me morfondre ici pendant mille ans ; cherchons seul le palais de la Groac'h : aussi bien le temps me presse. »

Et, se débarrassant de ses vêtements, il plongea et replongea dans l'étang, où il ne trouva partout qu'un fond de vase et des hautes herbes aquatiques.

« Sainte Vierge ! s'écria-t-il après plusieurs heures de cet exercice et en s'affaissant sur le gazon marin, je suis perdu !... »

À ce moment, le souvenir de Tinah revint plus vif à sa pensée, le désespoir le saisit, et il se mit à sangloter. La réalité ne tarda pas à le ramener au calme, sinon à la tranquillité absolue.

— Il ne s'agit pas de pleurer, fit-il en se levant résolument ; il s'agit de quitter cette île maudite, de retourner au plus vite sur le continent, et, en attendant, de trouver de quoi manger.

De quoi manger !... Là était le hic. Heureusement, Stevan savait se débrouiller. L'île était couverte de pousses d'asperges, d'excellentes herbes, de bons champignons ; il cueillit un peu de tout cela et fit un souper à faire dresser les oreilles à une vache ou à un lapin.

Cet ordinaire alla bien pour une fois, même pour deux, voire pour trois, mais, à la quatrième, le gars se prit à désirer follement un morceau de pain noir et une tranche de lard rance. Son estomac se creusait, ses tempes battaient, il avait la fièvre de la faim. Pourtant il lui fallut se contenter de ce régime frugal, auquel il ajouta un jour deux jeunes lapins et trois passereaux qu'il était parvenu à attraper et qu'il dut dévorer crus, n'ayant point de feu pour les faire rôtir. Par une fatalité cruelle, aucun pêcheur, aucun bâtiment ne passait devant l'île du Lok depuis qu'il y végétait.

Il y avait cinq semaines qu'il menait cette existence de sauvage, de ruminant, et déjà il commençait à croire qu'il mourrait abandonné aux Glénans, lorsqu'il aperçut, un matin, à l'est-sud-est du Lok, un caboteur de Douarnenez, un navire appartenant au poissonnier Matelinn, le père de Marga-

ridd, qui revenait de Nantes et courait au plus près, tribord amures sous ses deux focs.

Casser une branche d'arbrisseau, attacher sa veste au bout, monter sur le rocher le plus élevé du bord de l'île, hêler le navire de toute la force de ses poumons, fut pour le pauvre naufragé l'affaire d'une minute. Tout d'abord, on ne le vit pas, on ne l'entendit pas ; mais, comme il est rare qu'un bâtiment passe près d'une terre sans que son équipage examine cette terre, à la fin un matelot le découvrit, et une barque vint le chercher.

— Ayol (1) !... soupira Stevan, pâle comme un mort, en posant le pied sur le pont du navire et en se laissant choir sur un paquet de câbles, près du grand mât.

Un verre de cognac, des soins empressés, un peu de nourriture, lui rendirent quelque force. Dès qu'il put causer, on l'interrogea. Il raconta son odyssée en rougissant.

— Encore un cadeau à saint Pierre ! s'écrièrent en riant les matelots lorsqu'il eut fini, et comme si une rafale eût enlevé le suroît de l'un d'eux.

Stevan baissa le nez, car il sentait que son roman prenait une tournure peu héroïque ; d'ailleurs l'équipage, qu'il connaissait, venait de lui rendre un trop grand service pour qu'il songeât à se fâcher. Il fit contre fortune bon cœur, avoua qu'il avait été sot d'ajouter foi à l'histoire de la Groac'h de l'île du Lok, accepta avec empressement le hamac que lui offrit le quartier-maître, vieux cheniqueur que son père avait employé pendant une dizaine d'années, et, comme il ne tenait plus sur ses jambes, alla se reposer. Quand il se réveilla, après un somme réparateur et sempiternel, le navire entra dans le port de Douarnenez.

Stevan remercia le capitaine, promit aux matelots de leur payer de l'eau-de-vie le lendemain, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, sauta dans la chaloupe qui venait d'être mise à l'eau pour former le va-et-vient entre le bâtiment et le quai, et, dès qu'il eut pris terre, se sauva, comme si le diable l'eût poursuivi, dans la direction de Plouaré.

Une puissance secrète le poussait.

Où allait-il ? A Kerlas, par Dieu !

« Tinah ! Tinah ! murmurait-il en dévorant l'espace. »

Et, sans qu'il sut pourquoi, son cœur se serrait, son cerveau s'enflammait, ses yeux se mouillaient de larmes.

Il traversa Plouaré sans ralentir son allure, et enfila le chemin qui conduisait à la ferme d'Antoine Gorou, chez sa *pennerèz* bien-aimée !

Le soleil était chaud, la route poussiéreuse, la campagne toute fleurie.

Il s'arrêta pour reprendre haleine sous un buisson d'aubépine, d'où il apercevait : d'un côté, le toit rouge de la ferme de Tinah ; de l'autre, le clocher de Kerlas.

Là, il réfléchit un instant sur sa situation.

Il s'était embarqué le dimanche de Quasimodo, le 7 avril, et il revenait la veille de la Pentecôte, le 18 mai. Dans quel état ? Hélas ! il n'osait y songer.

(1) Exclamation familière en Bretagne. (A suivre.)

La livraison de mars de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. UN MÉDECIN MODERNE. — ALBERT DE GREFE, par M. le Dr F. Horner. — II. LE PINSON DES COLLOMBETTES ; nouvelle, par M. Louis Favre. (Troisième partie.) — III. EXPLORATIONS DANS L'ASIE CENTRALE. — ASSAM ET LE PAYS DES MISHMIS, par M. Aug. Glardon. — IV. DE SCHWYTZ A SCHWYTZ PAR SION ; note de voyage, par M. Eugène Rambert. (Troisième et dernière partie.) — V. LA FRANCE ACTUELLE, par M. Ed. Tallichet. (Troisième partie.) — VI. CHRONIQUE PARISIENNE. — VII. CHRONIQUE ITALIENNE. — VIII. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Demain, dimanche, clôture irrévocable : **Lausanne à vol d'oiseau**. — On commencera par **Les femmes qui pleurent**, comédie en un acte.

L. MONNET.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELSISLE ET F. REGAMEY